**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
**Band:** 53 (1915)
**Heft:** 34

**Artikel:** Théâtre Lumen
**Autor:** [s.n.]
**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-211480

**Nutzungsbedingungen**
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 24.11.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

## HOOS, HOO !

Vers le milieu du XIIIme siècle, Pierre de Savoie, surnommé le Petit-Charlemagne, dans sa lutte avec Rodolphe de Habsbourg, poussa une pointe dans la Haute-Gruyère et s'empara, non sans résistance, des forts de la contrée.

L'un de ces châteaux, assiégé par les Savoyards, allait succomber à la famine ; les assiégeants, qui avaient pillé la contrée et réuni beaucoup de bétail, faisaient paître, par dérision, un troupeau de porcs devant les murs du château et sous les yeux de la garnison affamée. Tout à coup, un des soldats du fort ouvre la poterne, pousse le cri bien connu : *Hoos, hoo!* et tout le troupeau grognant se précipite dans l'enceinte fortifiée et apporte un renfort de vivres qui met le château pour longtemps à l'abri de la famine.

---

**Un type.** — « Comment ça va-t-il ? » demandait quelqu'un à l'un de ces lazzaroni lausannois connus sous le nom de « pépés de la Riponne ».

Et l'autre, d'une voix dolente :

— Pour le boire et le manger, on se force ; mais pour le travail, qui ne peut ne peut.

---

**L'épée de Charlemagne.** — On demandait à Voltaire ce qu'il pensait d'une oraison funèbre qu'il venait d'entendre. « Elle est comme l'épée de Charlemagne », dit-il, et, personne n'ayant saisi l'allusion, il ajouta : « Longue et plate ».

---

*FEUILLETON DU « CONTEUR VAUDOIS »*

# LES ANES D'OUCHY

PAR BENJAMIN DUMUR

XIII

— Va à présent te jeter dans l'eau profonde, dit-il en contrefaisant le ton de la lettre ; ou, si tu aimes mieux, attends à ce soir, tu verras la petite chandelle.

Là-dessus, il lui ferma la porte au nez.

Louis eut la sagesse de comprendre qu'il serait inutile de vouloir se justifier pour le quart d'heure ; aussi s'éloigna-t-il au plus vite.

— C'est lui, oui, c'est lui, répétait-il entre ses dents, en serrant la lettre qu'il tenait encore. Il a voulu se mettre à couvert derrière moi. Je veux qu'il sache ce que je pense de sa conduite.

Plein de colère, il arriva à l'hôtel de l'Ancre.

— Monsieur Brocard est-il chez lui ? demanda-t-il au sommelier qui se tenait sur le perron.

— Il vient de monter ; nº 10, à l'étage.

Un instant d'après, Louis était debout, au beau milieu de la chambre indiquée. M. Brocard se leva.

— Mon ami, il me semble que vous avez oublié de frapper à la porte, dit-il, en s'avançant vers lui.

Louis ne baissa pas les yeux et répondit d'un ton fier :

— Je n'ai rien oublié ; si je suis entré tout droit, c'est pour vous rendre la monnaie de votre pièce.

— Que signifie ce langage ?

— Ce papier vous l'apprendra.

Louis avait posé la lettre sur la table. M. Brocard la prit avec indifférence, mais il ne put réprimer un mouvement de suprise, lorsqu'il reconnut son ouvrage. La ruse échouait donc encore ; c'était jouer de malheur. Notre Français se remit bientôt.

— Eh ! bien, fit-il avec un dédain affecté, que signifie ce chiffon ? Puis se reprenant : Ah ! je saisis, Monsieur veut sans doute écrire un poulet à sa belle ; mais comme il désire ne pas le faire en jargon de province, il vient me consulter... parfaitement, asseyez-vous, mon cher.

Léonce Brocard prit lui-même un siège et feignit de parcourir la lettre.

— Ce n'est point si mal, remarqua-t-il au bout d'un moment ; votre entrée en matière est un peu brusque, mais la passion n'use guère de détours ; d'ailleurs la phrase est coulante. Réellement, j'aurai peu de chose à retrancher, ajouta-t-il enfin, et il contemplait son interlocuteur d'un air narquois.

Louis était tout interdit, car il n'avait jamais vu pareille impudence. Se serait-il trompé, peut-être ? Il fallait voir.

— Riez à votre aise, s'écria-t-il, le visage en feu, oui, riez, puisque la plaisanterie vous paraît bonne. Je m'explique : cette lettre est de vous, monsieur.

— De moi ?

— Oui, j'en suis sûr.

— Mais, mon tout bon...

— Oh ! ne niez pas. Vous avez profité de l'analogie qui existe entre nos noms pour cacher vos menées. Si votre but était de me faire mettre à la porte par mon patron, apprenez que vous avez réussi ; je suis sur le pavé, jouissez de votre beau triomphe !

M. Brocard ne savait que répliquer. Cette énergie inattendue figeait sa langue. Louis s'en aperçut et se trouva fortifié dans ses soupçons. Son audace augmenta d'autant.

— Je ne sais pas comment on qualifierait votre procédé en France, dit il, mais, en Suisse, nous disons que vous avez commis une fourberie.

— Prenez garde à vous.

— Eh ! je ne crains rien... riez donc... une fourberie, monsieur, riez ! !... oui, je le répète, une fourberie et une lâcheté.

Cette fois, le petit Louis eût reçu un soufflet, s'il ne se fût baissé en toute hâte, Mais Léonce revenait à la charge. Son adversaire ne lui en laissa pas le temps, et, d'un coup de poing allongé en pleine poitrine, il le fit tomber à la renverse. M. Brocard alla donner de la tête contre le coin de la cheminée de marbre, puis roula sur le carreau, où il resta étendu.

Louis se disposait à se jeter sur lui pour le forcer à lui demander grâce, lorsqu'il aperçut, ô terreur !... c'était du sang qui coulait sur le plancher... une grande mare rouge... M. Brocard ne bougeait plus ; un de ses yeux était presque complètement fermé, l'autre... l'autre rond et fixe...

Louis se prit la tête entre les deux mains, poussa un cri perçant, puis s'enfuit comme un forcené.

Il traversa la place d'Ouchy, sans rien voir, sans rien entendre ; il n'avait plus conscience de lui-même...

. . . . . .

Il enjambait les haies ; les ronces déchiraient sa peau. Enfin, n'en pouvant plus, il se laissa tomber par terre.

C'était dans un pré, au-dessous de Pully. Il resta là presque sans connaissance, ne songeant qu'à soulager sa poitrine. L'air du soir le ranima. Alors seulement le malheureux comprit tout ce que sa position avait d'épouvantable. Ah ! pourquoi s'était-il enfui ? on aurait pu le sauver peut-être ; mais l'abandonner sans secours, perdant son sang !... je l'ai tué, s'écria le petit Louis, je l'ai tué !

Cependant une lueur d'espoir traversa son cerveau. Ce pouvait n'être qu'un évanouissement ;... si c'était vrai ! pensait-il, et des deux mains, il cherchait à comprimer les battements de son cœur ; mais alors une image effrayante se présenta à lui. C'était un œil rond, fixe... Louis se leva, il ne pouvait rester en place ; machinalement, il se rapprocha d'Ouchy.

Lorsqu'il fut parvenu sur ce petit pont qui est près de la tour du Denantou, il s'appuya sur la barrière, n'osant aller plus loin. Et à chaque craquement que faisait entendre le bois vermoulu, Louis tournait la tête avec terreur, car il croyait que le vieux sergent de gendarmes, avec sa longue moustache grise, allait se présenter devant lui. Mais non, il était bien seul en face de sa grande peine.

Et le ruisseau coulait lentement sous le pont, faisant entendre son murmure monotone. Les petites vagues, l'une après l'autre, venaient se briser des deux côtés sur le sable fin ; quelques feuilles sèches, à demi-soulevées par la brise, retombaient lourdement par terre ; le ciel était bas et sombre ; oh ! que tout était triste !

Or, voici que dans le lointain une cloche fit entendre ses sons lugubres ; c'était la retraite qu'on sonne à Lausanne lorsque la nuit tombe.

A cette heure, ordinairement, Louis rentrait chez lui, sa journée finie, et il s'asseyait à table, devant les pommes de terre fumantes. Louis pensa à sa bonne mère ;... son cœur se gonfla. Pauvre Louis !

Tandis qu'il était là, accablé par son malheur, des pas se firent entendre près de lui derrière les gros buissons qui bordent l'eau. Sa première idée fut de fuir ; il n'en fit rien, préférant se livrer à la gendarmerie. Mais ce n'était que François, le fils du boucher d'Ouchy. Il avait été faire une tournée pardessus les Monts, et revenait traînant après lui deux petits veaux rouges qui se raidissaient sur leurs jambes et refusaient d'avancer.

— Tiens, c'est toi, dit-il en apercevant Bernard, les coudes sur la barrière et la tête dans les mains ; je suis, ma foi, bien aise de te trouver ici ; tu m'aideras à faire passer ces bêtes. Puis, comme son interlocuteur semblait ne pas comprendre, il ajouta :

— Eh bien, entends-tu ? Viens donc me donner un coup de main.

Louis, machinalement, fit ce qu'on demandait de lui ; mais, lorsque les veaux eurent passé le ruisseau et qu'il vit que François allait continuer sa route, l'idée d'être de nouveau seul le glaça.

— Oh ! mon bon François, s'écria-t-il en saisissant le bras du boucher, ne m'abandonne pas encore, j'ai peur !

De fait, il était pâle comme un linge et tremblait de tous ses membres. François crut que son compagnon devenait fou, mais celui-ci le détrompa bientôt par le récit de son malheur. Tout en taisant sa passion pour Rœseli, il fit l'histoire de la lettre, raconta la scène qui s'était passée entre M. Marlet et lui, l'explication avec Léonce Brocard. Il vint ainsi à parler du coup de poing et de cet œil rond et fixe qui le poursuivait partout. François écoutait avec la plus grande attention.

— Voilà une méchante affaire, dit-il enfin. Tu n'aurais pas dû te sauver comme ça ; la justice ne voudra rien comprendre ;... c'est égal, si tu as besoin de mon témoignage, je suis ton homme. Pour le quart d'heure, il s'agit de venir à Ouchy avec moi. Peut-être que tu t'es trop vite effrayé.

François fit tant et tant que Louis sembla renaître à l'espérance, mais à mesure que son esprit se calmait davantage, sa conscience se troublait d'autant. Le malheureux se persuadait que, dans toute cette triste aventure, lui seul était coupable. Probablement c'était quelque autre que M. Brocard qui avait écrit cette lettre ; en tout cas, rien ne démontrait que ce fût lui. D'ailleurs, s'il aimait la jeune Bernoise, pourquoi lui en faire un reproche ? Peut-être que Rœseli le payait de retour. Le quiproquo de la lettre était le fait de Marlet seul ; le peintre n'avait jamais imaginé qu'il pût avoir lieu. — A cette idée, Louis recommença à se lamenter ; il s'accusait d'être un méchant, un brutal, disant mille autres raisons pareilles, que c'était à fendre le cœur. M. Brocard était un honnête homme, franc, loyal, aimable envers tout le monde ; on savait bien le dire et le répéter à Ouchy. Chacun avait du plaisir à s'entretenir avec lui ; il ne rebutait personne et apportait partout sa gaîté et son entrain.

(*A suivre.*)

---

## BLUETTES ET BOUTADES

Lorsqu'un ami vous demande de l'argent, voyez lequel des deux vous voulez perdre.

Le plus lucratif des commerces serait d'acheter les hommes ce qu'ils valent et de les revendre ce qu'ils s'estiment.

Si la fortune ne donne pas d'esprit, elle fait au moins que chacun nous en prête.

Un rien blesse l'amour-propre, mais rien ne le tue.

Si l'hypocrisie mourait, la modestie devrait prendre au moins le petit deuil.

La vie est le meilleur remède contre l'étonnement.

Respectons les cheveux blancs, mais surtout les nôtres. PETIT-SENN.

---

**Théatre Lumen.** — Si l'un ou l'autre de nos lecteurs désire passer une agréable soirée, ou après midi, — et qui n'éprouverait pas ce désir ? — il ne saurait mieux faire que de se rendre au Théâtre Lumen, dont la réputation n'est plus à faire.

---

☛ **Voir illustration en 4me page.**

---

*Rédaction :* Julien MONNET et Victor FAVRAT

Julien MONNET, éditeur responsable.

**Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO & Cie.**